

États ultimes

Claude Poissant

Numéro 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poissant, C. (2008). États ultimes. *Jeu*, (126), 88–92.

Paradoxalement, je trouve que l'individualisme qui semble animer l'écriture dramatique récente diminue l'originalité – et l'impact – des pièces. Alors, très subjectivement, je dois dire que j'ai peur que la dramaturgie québécoise d'aujourd'hui soit moins une source vive de sa société qu'elle ne l'a déjà été. J'ai l'impression que le public se sent moins interpellé, moins concerné par ce qui se passe sur nos scènes. Mais j'aime penser que les rêves pour le théâtre québécois de demain que vous allez partager avec nous pendant ces États généraux me feront changer d'idée... j

CLAUDE POISSANT

États ultimes

Je suis devenu comédien trois ans avant les derniers États généraux de 1981, alors que de nombreuses compagnies nées de tous les courants de pensée, agit-prop, texte manifeste, création collective, parole identitaire, expérimental, essai, performance, interactif et mixité des formes ont offert un ouragan de création bousculant le théâtre d'ici qui avait déjà, de Gélinas à Tremblay, des Saltimbanques au Grand Cirque Ordinaire, couru avec bravoure le marathon des nouvelles idées depuis le baby-boom, Duplessis et les téléthéâtres.

Si certains des artistes et des penseurs de cette architecture du monde théâtral ont su, par leurs œuvres,

être vus et entendus ailleurs sur la planète,
d'autres mènent encore un combat épique avec les politiques d'ici,
ces théories de la flatterie, de la séduction ou du supplice,
qui mettent l'honneur et la fierté en gros sur la marquise,
rappelant que le théâtre est une richesse pour le Québec,
une ressource naturelle,
la locomotive de tous les arts,
le porte-étendard de la langue française en Amérique,
le poulx de la révolution culturelle, etc.

Or,
redisons-le,
malgré les progrès,
les contraintes monétaires sont tenaces,
l'investissement éloquent de l'État ne viendra jamais,
le privé est le nouveau *one night stand*.

« Vive les contraintes, perds pas ton art et trouve-toi une âme heureuse qui aime à faire du lobbying pour le théâtre.

Break a leg, baby. »



Car c'est bien connu,
si nous fûmes, pendant un demi-siècle,
un modèle exemplaire de théâtre qui s'affirme, se consolide et innove,
c'est parce que nous sommes débrouillards
et que c'est devenu la norme.
Ne cherchons pas les coupables. Tout le monde s'est battu.
Un peuple qui se chamaille ne possède que deux mains,
l'une pour semer, l'autre pour couper. Ça, je m'y suis fait.
Et je n'attends plus grand-chose.

L'espoir, il est ailleurs.

Il est dans ces artistes d'expérience
qui continuent coûte que coûte à nous apprendre à vivre,
dans ces concepteurs qui ne comptent pas le temps
même si quelqu'un le compte pour eux,
dans ce méli-mélo de générations de comédiens
qui se confrontent amoureuxment,
dans ces producteurs qui posent des questions
pour faire grandir et non grossir les idées,
dans ces artistes qui prennent le temps du sujet et de l'objet,
le temps des spectateurs,
le temps des étudiants,
le temps des pairs,
le temps d'entendre les critiques, les applaudissements.

Pourquoi je fais du théâtre en 2007 ?
Parce que le théâtre éclaire la vie.
Et fait fuir la morosité, l'indifférence, l'inaction.
Il est la seule alternative accessible pour une vie temporairement autre.
Le théâtre transpose en jeu et en relation humaine notre pensée et,
par conséquent,
il permet une identité nouvelle, déroutante, abstruse,
qui nous aide à nous réacheminer vers notre propre réalité.

Le théâtre est le meilleur ami du mystère des choses,
toutes choses matérielles, virtuelles et philosophiques confondues.
Et la beauté du mystère, c'est rassurant en vieillissant.

Le théâtre allie l'individu à la collectivité,
il crée une dialectique sociale spéculaire,
il brandit le protocole et y creuse des sillons, dénoue les impasses,
sabre les conventions, change des lois,
avec pour seul pouvoir permanent la sensibilité.
J'aime le théâtre parce qu'il naît de l'écoute, du travail, du partage
et du rire qu'il provoque,
de l'intolérable, de la pulsion, de la révolte.
Et du rire qui reprend.



Claude Poissant lors du forum « Le théâtre québécois : une force vive au sein de sa société ? », auquel participait également Olivier Kemeid (à gauche). Photo : Mathieu Rivard.



« Parce que le théâtre
éclaire la vie. » *Je voudrais
me déposer la tête de*
Jonathan Harnois, adapté
et mis en scène par
Claude Poissant (Théâtre
PàP, 2007). Sur la photo :
François Simon T. Poirier.
Photo : Dominique
Chartrand.

J'aime le théâtre, je n'ai pas de mérite,
dès qu'un préjugé naît, une idée vient,
un chemin se fait
et plein de jeux se bousculent sur le petit tréteau tracé au fusain dans mon esprit.
Et j'ai le goût d'avoir plein de gens pour jouer avec moi.

Cet éphémère art de la scène est le plus accueillant pour les autres arts,
et aussi, parce qu'il est fier et intimidant
– c'est quand même un peu fou jouer à être –,
le plus critiqué et le plus fier de l'être.
Et bien que je chiale et que je me tanne de cette guerre pour le défendre,
je continue parce que je sais que je ne suis pas seul
avec mon épée de toc et mon bouclier poétique
à me protéger du sabre.

Oui, le théâtre est un jeu. Savoir le jouer exige aussi une éducation. Des règles.

Que le théâtre change ses règles comme la société dont il fait écho
est la moindre des choses,
mais nous devons enseigner le sens de ce mot « théâtre » avec acuité
pour qu'il ne s'égare pas,
dans le monde des communications, du tourisme,
de la pédagogie ou du commerce.
Il faut aussi le définir par sa beauté, sa rigueur, sa liberté,
et ça c'est difficile.
Il faut enseigner la nécessité qu'existe ce reflet inventé de nos vies.
Un divertissement. Une digression. En direct. Comme un privilège.
Pour le plaisir du public roi.

Mais attention, si le public est roi, il n'est cependant pas maître en théâtre.
Il ne faut pas penser pour le roi, comme le roi,
en croyant savoir ce que le roi, sa famille et ses sujets pensent.
J'ai souvent peur que les spectateurs nous quittent un jour
parce qu'on leur aura donné le titre d'experts en théâtre,
qu'ils en seront devenus les programmeurs, les directeurs et les acteurs.
Et qu'ils s'enfuient, blasés, incompetents.

Trois artistes fondateurs d'une nouvelle compagnie qui avaient besoin de repères m'ont invité
à les rencontrer.
Ils m'ont parlé de leur stratégie de marketing,
de leur CA, de leur plan triennal,
mais n'avaient ni discours ni pièce.
« J'existe » est un discours un peu court.

Il faut qu'on apprenne dans les écoles de théâtre
l'histoire de l'art, la sémiologie et un peu de sciences politiques
au moins une session avant d'apprendre à faire des soirées-bénéfice.

Nous sommes un peu de la santé, un peu de l'éducation, un peu de l'économie,
rappelons-le à ceux qui l'oublient
et arrêtons de perdre nos âmes libres
en sur-compartmentant, sur-structurant, sur-abonnant, sur-légalisant.
Cessons de sous-vendre, sous-estimer, sous-niveler.
Je nous parle à nous-mêmes et je parle aux dirigeants de nos deux pays.

« [...] plein de jeux se
bousculent sur le petit
tréteau tracé au fusain de
mon esprit. Et j'ai le goût
d'avoir plein de gens pour
jouer avec moi. » *Unity*,
mil neuf cent dix-huit de
Kevin Kerr, mis en scène
par Claude Poissant
(Théâtre PàP, 2003). Sur
la photo : Sophie Cadieux
et Jean-Sébastien Lavoie.
Photo : Robert Etchevery.



Le théâtre est un art exigeant, responsable.
Il faut s'embarrasser de la pensée, du perfectionnement,
du regard vers le haut, de la pérennité.
S'embarrasser du provocateur, du populaire jusqu'au pointu.
S'embarrasser des spectacles étrangers.
Se débarrasser de l'étiquette « accessible ».
Si, pendant les vingt-cinq dernières années,
nous, les doués de la survivance et les comiques de service,
avons été capables de dire « merde » à répétition,
sans trop plier l'échine,
à ceux qui nous ont méprisés avec élégance,
serons-nous capables cette fois-ci de frapper fort,
de faire des choix radicaux,
quitte à perdre des joueurs,
scène ou salle, cour ou jardin, mécène ou Germaine.
Si on veut plus de bons textes,
plus de temps pour créer,
plus d'argent pour plus d'art et moins de lourdes structures.
Bougeons.
Besoin de stratèges et d'impulsifs.
Bougeons.
Les spectateurs bougeront aussi.

Dans la brume culturelle de l'Amérique, soyons plus que perceptibles. **■**

Directeur artistique et général du Théâtre PàP (Petit à Petit), **Claude Poissant** mène parallèlement les carrières de metteur en scène, d'auteur et de comédien depuis près d'une trentaine d'années. Il est également professeur de jeu au Conservatoire d'art dramatique de Montréal depuis 2006.